

La religion.
Une catégorie autoritaire

Mondher Kilani

Université de Lausanne

Conférence donnée le 14 décembre 2002 à la journée «La religion et ses dérivés», autour de la pièce

Le triptyque de Tibériade de José Saramago

0. Ma position est proche de celle de José Saramago, l'auteur de la pièce "Le triptyque de Tibériade" autour de laquelle nous nous réunissons aujourd'hui¹. Je me méfie comme lui des religions, notamment des religions monothéistes. Je considère comme lui qu'elles sont dangereuses, à cause notamment de leur prétention à l'universalité. Elles ont été hégémoniques tout au long de leur histoire et cela continue aujourd'hui. Même si l'on a pensé à un certain moment de la modernité que nous nous étions débarrassés de la suprématie des croyances religieuses et que nous commençons, enfin, à vivre dans un univers fondé sur des valeurs séculières assurant la liberté de pensée et l'égalité universelle des individus.

Aujourd'hui, la liberté de conscience si chèrement acquise et le droit humain le plus fondamental, le droit de dire non, semblent en passe d'être remis en question un peu partout. Avec José Saramago, je suis pour le droit à l'hérésie, le droit de choisir, puisque finalement, comme le précise notre auteur dans le texte qu'il a écrit pour le Monde juste après les événements du 11 septembre², c'est tout ce que le mot hérésie signifie. Par contre l'usage fait du terme hérésie par les différents monothéismes illustre bien leur attitude impérialiste, paradigmatique de ces religions, qui considère que ce qui ne relève pas de leur foi est impur, faux, bref une hérésie à combattre.

¹ *Le triptyque de Tibériade* est une pièce de théâtre constituée à partir de deux extraits du roman de José Saramago *L'Évangile selon Jésus-Christ* (1992) et d'un monologue inédit de l'auteur. Cette pièce a été montée par la compagnie *Le Crochet à Nuages* et jouée à La Grange de Dorigny du 3 au 15 décembre 2002.

² «La plus criminelle des inventions», *Le Monde* 21 septembre 2001.

Dans mon intervention, je ne m'interrogerai pas sur l'essence des valeurs religieuses, sur l'essence des croyances, mais sur des pratiques sociales, des pratiques historiques. Il faut se méfier de tout discours essentialiste portant sur une "nature" humaine. Il n'y aurait pas d'humanité "malveillante" ni d'humanité "bienveillante", il y aurait une humanité ou, plus précisément, des humanités qui se fabriquent, qui se réalisent à travers les modèles qu'elles instituent, même si au bout du compte elles en confient la paternité à des puissances transcendantes, à des puissances surnaturelles³.

La critique que je ferai de la religion consistera dans un premier temps à retracer l'émergence de cette catégorie en tant que catégorie centrale de l'imaginaire des cultures, notamment de la culture occidentale depuis au moins la conquête de l'Amérique. De montrer comment elle s'est constituée en tant que catégorie autoritaire visant à soumettre aux représentations de la société qui l'a vu naître les univers des autres cultures et comment à ce titre elle a pu concourir pour les subjuguier et les dominer. Ensuite, je tenterai d'illustrer cette perspective sur la religion par des considérations portant sur l'actualité récente.

1 Parce qu'elle appartient à notre univers idéologique le plus commun, celui des traditions monothéistes, la catégorie de religion se présente à nos yeux avec une évidence aveuglante. Pourtant, il faut se méfier d'une telle catégorie qui a opéré historiquement comme mode opératoire pour traduire les cultures entre elles et pour les hiérarchiser et les déclasser.

Née au sein des traditions monothéistes dans lesquelles elle s'est imposée sans discussion, une telle notion, pour exister, s'est tout de suite déclarée, notamment dans la sphère du christianisme, comme domaine radicalement distinct et séparé de ce qui l'entoure: c'est la fameuse opposition sacré/profane. Si la religion occupe toujours une position aussi centrale et aussi dominante, c'est d'abord parce qu'elle s'est elle-même définie dès le départ par opposition à tout ce qu'elle considérait comme n'étant pas elle.

La religion s'est en même temps doublée d'une autre opposition aussi radicale: la «vraie» religion – car il ne peut y avoir bien sûr qu'une seule religion, celle du vrai Dieu – s'oppose aux «fausses» religions qui s'adressent à des faux dieux ou à des démons. Dans le même mouvement où elle érigeait la religion en catégorie universelle, la

³ Sur la question, voir le livre collectif: Calame C. (ed.), *Figures de l'humain. Les*

tradition chrétienne va désigner les religions attribuées aux autres d'«exotiques», de «primitives», «d'inférieures», de «superstitieuses», se plaçant, bien sûr, au haut de l'échelle⁴.

Cette prétention du monothéisme au statut de «religion vraie», en opposition à toutes les autres croyances, a stupéfait en son temps les païens et les auteurs de l'Antiquité. A l'époque, la traductibilité d'une divinité à une autre était pratiquement universelle et l'antagonisme religieux était difficilement pensable dans cet univers mental. Bien plus tard, Freud reprit cet argument pour montrer non seulement que les monothéismes et leur dieu unique sont des créations historiques de l'homme, mais surtout pour affirmer que leur avènement marque, du point de vue des névroses humaines, un net recul par rapport aux polythéismes.

Mais revenons à l'efficacité de l'idée monolithique de religion. L'Occident a toujours eu intérêt à retrouver ailleurs sa propre image afin de ne pas renoncer à ce qu'il croit être une catégorie universelle. Abandonner l'idée de religion ne reviendrait-il pas pour la pensée occidentale à céder une partie de son hégémonie intellectuelle sur le monde? Un monde privé de cette idée ne serait plus un monde pensable, donc maîtrisable, par les seules catégories occidentales. C'est ainsi que l'Occident, même sécularisé, a continué à se référer à cette catégorie pour appréhender et pour déclasser les autres traditions, les faisant figurer comme des espaces en retard, vivant encore dans l'univers clos des croyances. On peut même dire que la «sortie du religieux», «sa» sortie du religieux, a été mise à contribution par l'Occident pour continuer à stigmatiser les autres, enfermés qu'ils le seraient encore dans l'espace clos de la religion, désormais perçue négativement.

L'Occident n'a pas seulement inventé l'idée de religion, il a forcé les autres cultures à parler de la leur en s'en inventant une au besoin. La religion n'est pas seulement une valeur centrale de la civilisation occidentale, c'est cette même civilisation dominante en train de penser le monde à partir de ses catégories de pensée. Le fondamentalisme islamique, tant décrié aujourd'hui en Occident, se nourrit ainsi non seulement de sa propre tradition religieuse hégémoniste, mais il en est conforté par

représentations de l'anthropologie, Paris : Editions de l'EHESS, 2003

⁴ Pour des développements sur cette question, voir l'éclairant ouvrage de Daniel Dubuisson, *L'Occident et la religion*, Bruxelles: Editions complexes, 1998.

l'autre hégémonisme, l'hégémonisme occidental qui lui fait face et qui persiste, malgré les apparences, dans une lecture religieuse du monde et des conflits entre les cultures.

Cette projection sur l'autre de ses propres catégories donne à l'Occident le sentiment d'avoir raison, de détenir la vérité ou au moins les clés pour la lire. D'être de toute façon lui-même la norme par rapport à laquelle doivent être évaluées les autres cultures.

Mais les autres religions monothéistes ne sont pas en reste. Notamment l'islam. Même si cette religion reconnaît le judaïsme et le christianisme comme des religions du Livre et leur désigne une place en son sein, elle ne se considère pas moins comme l'aboutissement de la prophétie abrahamique, comme la dernière révélation monothéiste, et à ce titre appelée à se répandre dans le monde. Une telle prétention prend aujourd'hui, dans le contexte de crise de cette civilisation et de contestation des modèles occidentaux, une dimension encore plus spectaculaire.

2 On peut d'ailleurs affirmer que c'est cette quête de la prééminence symbolique entre les trois religions monothéistes qui est à l'origine de toutes les folies meurtrières dont ces religions ont été capables. C'est cette histoire de Livres qui est à la source de tous les malentendus et de tous les massacres d'hier et d'aujourd'hui – les croisades chrétiennes contre les musulmans et les juifs, l'antijudaïsme chrétien et ensuite l'antisémitisme «séculier» européen ; le statut des *dhîmmis* en islam pour les communautés juives et chrétiennes protégées mais non moins soumises ; et aujourd'hui le rêve messianique juif du «Grand Israël» qui prône rien moins que la déportation des Palestiniens. ou le non moins messianique message «d'un État juif» qui, selon la conviction de certains, doit «transmettre au monde une mission: rappeler l'existence de Dieu à l'humanité⁵.»

Un certain nombre d'intellectuels, qui pourtant devraient être les premiers avertis contre les risques d'une ontologisation du message religieux, prennent désormais à leur compte cette argumentation. Ainsi le psychanalyste français Daniel Sibony n'hésite pas à convoquer les textes sacrés pour lire les soubresauts de l'actualité. L'argumentation qu'il a avancée récemment dit ceci en substance: «La Bible (juive) est le Livre dont tous les autres Livres saints (Nouveau testament et Coran) découlent. Il les excède les deux.

Vous n’y pouvez rien. Et à ce titre vous avez une éternelle dette symbolique envers lui. L’histoire elle-même n’y pourra jamais rien». Selon Sibony, en effet, et cette fois je le cite in extenso, «les textes fondateurs, c’est aussi fort que les chromosomes (sic), ça détermine les histoires, et celle-là tout particulièrement⁶», faisant ici allusion au conflit du Proche-Orient. Sans complexe ni aucun doute, Sibony affirme la suprématie absolue du message biblique, celui de l’Ancien Testament. Une suprématie que certains milieux fondamentalistes américains revendiquent aujourd’hui pour leur part au nom de ce même Ancien Testament, et dans une ambiance qui mélange le messianisme chrétien du retour du Sauveur et l’imposition d’un ordre moral qui agrée à leur idéologie.

Une telle revendication en est ainsi à la défense d’une tradition immuable qui précède l’histoire et la définit. L’argument de Sibony et des autres non seulement nous réinstalle dans l’ère du religieux, mais il n’est pas loin de constituer en lui-même un appel à la guerre des religions. N’est-ce pas, en effet, la caractéristique commune des religions monothéistes que de s’être jusqu’ici disputées sur la légitimité respective de leur message?

En fait, les trois monothéismes ont toujours été en concurrence pour affirmer la prééminence de leur message religieux et pour l’imposer d’une façon ou d’une autre non seulement aux autres traditions monothéistes mais à toutes les autres croyances et cultures de par l’univers. La prétention à l’universalisme qui les caractérise les a transformé en redoutables pouvoirs hégémoniques et niveleurs qui se sont affrontés entre eux et qui se sont imposés, souvent avec grand succès, aux autres peuples et traditions. On n’a qu’à penser aux différents mouvements de conversion, effectués parfois dans la violence et dans la contrainte, que ces religions n’ont cessé de susciter depuis leurs débuts.

Aujourd’hui, la concurrence entre les monothéismes, dans leurs différentes versions – fondamentalistes, intégristes, traditionalistes, voire modernistes et laïques – se situe toujours au niveau de cette prétention universaliste à constituer le modèle de référence pour l’humanité, le canon à partir duquel devraient continuer à s’élaborer les valeurs. De façon insidieuse les conflits et les débats qui opposent aujourd’hui les pays, les régions, les groupes et classes sociales sur le plan des droits humains, de la liberté

⁵ Propos tenu par Effi Eitam, général et homme politique israélien, au journal *Le Monde* des 6-7 avril 2002 et repris dans *Le Temps* du 8 avril 2002.

des individus et des peuples, de la promotion du bien-être social ou de l'indépendance économique, sont travestis – par une partie non négligeable des acteurs des deux côtés de la barricade – en conflits de civilisations, c'est-à-dire de religions. La meilleure stratégie qui soit pour masquer les vrais problèmes, déclasser les revendications légitimes et mieux imposer l'hégémonisme que l'on veut exercer sur tous les autres au nom des valeurs supérieures de "sa" "civilisation", de "sa" "religion".

Mais pour revenir à la compétition entre les trois religions monothéistes, je dirai qu'en dépit, ou plus précisément à cause d'une telle compétition, ces trois religions, du moins dans leur version dogmatique et réactionnaire, se retrouvent sur le même plan de l'ordre moral. Elles ont toutes les trois une propension à faire de la «lutte du mal contre le bien» une arme de combat. Elles se rencontrent, dans leur version fondamentaliste, autour des thèmes les plus réactionnaires : la lutte contre l'avortement et le libre choix des femmes (on voit se constituer, dans les débats au sein de l'ONU, une sorte de «sainte» alliance entre les États-Unis d'Amérique, l'Arabie Saoudite ou le Vatican qui prêche l'abstinence sexuelle pour contrer les grossesses prématurées, lutter contre les maladies sexuellement transmissibles et répondre à certains problèmes personnels et sociaux) ; la condamnation de l'homosexualité ; la proscription de la mixité dans certains espaces publics (notamment les transports publics comme c'est déjà le cas dans certaines villes israéliennes et certains pays du Golfe) et dans les écoles (le président américain Bush vient ainsi de promettre d'adapter l'école au XXI^e siècle en prônant... le retour des écoles non mixtes, une situation qui caractérise déjà bon nombre de pays au régime islamiste) ; le contrôle moral des consciences et la censure de la pensée (par exemple, l'interdiction dans certains États de l'Amérique du Nord, sur l'initiative des Églises ultraconservatrices, d'enseigner la théorie de l'évolution, un enseignement également banni des écoles en Arabie Saoudite) ; le régentement des créations et productions artistiques ; le culte de l'autorité et des valeurs patriarcales ; enfin le recours à l'anathème et à l'exclusion au nom d'une suprématie religieuse, allant souvent de pair avec une suprématie raciale.

3 Ce que l'on appelle communément la «sortie du religieux» – surtout concernant les pays occidentaux — n'a en rien diminué la force de la religion comme facteur

⁶ Daniel Sibony, «Proche-Orient, une histoire de livres», *Libération* du 14 février

imaginaire présidant à la perception de soi et de l'autre. La sécularisation n'a paradoxalement diminué en rien l'identification des groupes et des sociétés en termes religieux. Et ceci vaut aussi bien pour les autres, prétendument vissés dans l'ère du religieux, que pour l'Occident, même dans ses secteurs les plus avancés. Dans notre société, la religion demeure un idiome, un langage par lequel on continue à se présenter et à présenter l'autre, surtout en situation de crise ou de conflit.

Dans certains cas, on n'hésite pas à faire jouer à la religion le rôle d'assigner à soi et à l'autre une identité primordiale, d'enfermer les individus dans des univers de valeurs monolithiques qui les englobent et les surplombent, faisant ainsi fi de toutes les stratégies d'identification en rupture avec cet univers, de toutes les subversions et réélaborations qui nous éloignent dans la pratique de l'univers des croyances religieuses. Pensons ici à l'amalgame qui est souvent fait entre immigration et islam ou entre jeunes des banlieues et islam, de l'amalgame qui est fait entre problèmes sociaux, politiques et économiques et prétendue identité religieuse ou culturelle, alors même que les acteurs sociaux en question sont loin de se plier à cette fatalité de l'"origine" ou de la "culture" et qu'ils s'organisent autour des mêmes valeurs que celles de la société globale.

Pour illustrer cet aspect de la persistance de l'univers religieux en Occident, en tant qu'idiome ou langage de présentation, songeons un instant au célèbre paradoxe de l'Amérique, ce pays par bien des aspects le plus moderne des sociétés contemporaines – le matérialisme et le pragmatisme y sont des valeurs dominantes – mais aussi le plus religieux des pays occidentaux. Adam Smith, Alexis de Tocqueville et Max Weber avaient montré, à leurs époques respectives, comment les affiliations religieuses aux États-Unis, grâce à leur diversité même, servaient de mode de socialisation dans les domaines variés de l'éducation, de la solidarité et du politique; comment aussi elles servaient de «substituts fonctionnels aux signes de distinction» dans le jeu de la stratification sociale de la société américaine. C'est pour ces différentes raisons que les croyances religieuses y ont progressivement pris une coloration nettement plus «moralisatrice que dogmatique»⁷.

2002, p. 6.

⁷ Voir l'éclairant texte de Raymond Boudon sur la question, «L'exception religieuse américaine», *Le Monde* du 14 décembre 2001.

Le recours au langage religieux lors de la dernière crise que vient d'affronter la société américaine illustre bien cet aspect. Depuis les événements du 11 septembre les responsables américains veulent mobiliser leur peuple dans une croisade des vraies valeurs (sous-entendues chrétiennes) incarnées par les Etats-Unis contre le diable (sous-entendue les autres religions et plus spécialement l'islam). En même temps dans la société américaine, on assiste à un renforcement de la religion civile américaine. La *Lettre des États-Unis: les raisons d'un combat*, lettre écrite par 60 intellectuels américains après le 11 septembre, s'arrête également à cette dimension religieuse pour en vanter les mérites et pour désapprouver «l'idéologie laïque», qu'elle associe sommairement à une «réelle hostilité envers la religion». Je cite: «Tous les signataires de cette lettre reconnaissent que la foi et les institutions religieuses sont, ici et là dans le monde, des bases importantes de la société civile».

Depuis le 11 septembre on assiste même à une tentative d'élargissement de cette religion civile sous la forme d'un œcuménisme «new-look». Certains, en effet, parlent désormais de notre tradition «musulmano-judéo-chrétienne». Ils le font soit pour prendre en compte, je dirais de façon réaliste voire fataliste, le poids relativement écrasant aujourd'hui de cette tradition, dans ses différentes composantes, dans le monde, soit au contraire parce qu'ils espèrent donner encore plus de place et de poids au monothéisme en tant que valeur suprême qui doit guider l'humanité.

Le thème religieux aux États-Unis remplit aujourd'hui à l'extérieur les mêmes fonctions d'identification que celles qui lui sont dévolues à l'échelle intérieure. Le «*God bless America*» auquel s'identifient les Américains de toutes les confessions se fonde sur la conviction d'une sorte d'adéquation entre la société américaine et la «nature» humaine – représentée par les valeurs du marché, de la libre entreprise et d'un Dieu régulateur suprême de ces lois «naturelles». Ce discours religieux américain enferme le reste de l'humanité dans la fatalité d'une histoire étriquée, d'une histoire unique guidée par les États-Unis. Il permet à l'Amérique d'affirmer globalement son unité nationale face à l'adversité, sa différence par rapport à tous les autres et enfin sa position et son rôle dans le monde.

Le gouvernement américain a ainsi récemment mis en chantier un projet de loi concernant la criminalisation à l'extérieur des atteintes à la liberté religieuse et envisageant des poursuites à l'encontre de leurs auteurs. Mais La liberté religieuse est

ici un euphémisme pour la liberté de propagande idéologique, celle notamment que pratiquent les sectes fondamentalistes américains dans le monde.

Le fondamentalisme protestant américain est enclin aujourd'hui à lutter contre la corruption de la morale chrétienne par la société permissive. En vrac, et dans une tonalité parfois apocalyptique, y sont condamnés les «avorteurs», les «adeptes du darwinisme», les «déviantsexuels», les «féministes», les «délinquants» et bien sûr les «communistes», mais ces derniers sont en passe de devenir des fantômes aujourd'hui. Commentant les attentats du 11 septembre, un télévangéliste, influent allié du président G. W. Bush et de la droite du parti républicain, a pu ainsi affirmer, même s'il s'en est distancié peu après, que «ce sont les Païens, les avorteurs, les féministes, les gays, les lesbiennes et l'American Civil Liberties Union qui, en tentant de séculariser l'Amérique, ont favorisé cet événement! Je le leur dis en les montrant du doigt!⁸»

4 Cette morale anti-séculière et anti-laïque n'est finalement pas très éloignée de celle que professent les musulmans wahhabistes chez eux, en Arabie Saoudite, et dans d'autres régions du monde qu'ils veulent assujettir à leur idéologie. L'interdépendance du politique et du religieux dans les pays musulmans, déjà omniprésente hier, est aujourd'hui plus que jamais active. Il y a d'un côté le pouvoir politique qui a besoin d'être légitimé par les oulémas, les docteurs de la foi, y compris et peut-être surtout lorsqu'il tente de laïciser la société comme ce fut le cas sous Nasser en Egypte ou dans la Tunisie de Bourguiba. De l'autre, il y a un pouvoir religieux dont une partie de la légitimité dépend de la reconnaissance juridique et économique par le pouvoir politique

Actuellement, les mouvements islamistes activistes se sont quasi entièrement accaparés la scène politique et idéologique de par les mondes arabe et musulman.

L'idéologie islamiste exprime l'impasse de sociétés qui n'ont pas – ou pas suffisamment – effectué de travail critique sur elles-mêmes, ni inventé de formes adéquates pour les expressions autonomes de la société civile et des groupes sociaux qui la constituent – femmes, jeunes, chômeurs, intellectuels, croyants ordinaires, citoyens de base. Les laudateurs d'un islam pur et dur relèvent d'un projet proprement politique, même si l'idiome que celui-ci emprunte est religieux.

⁸ Déclaration de Jerry Falwell, rapportée dans *Le Monde diplomatique* d'octobre 2001, dans l'article de Steven C. Clemons, Vice-président de la New American Foundation, Washington, DC, «Etats-Unis, excès de puissance», p. 1.

La croisade des islamistes contemporains contre l'Occident poursuit l'objectif de donner corps à un ensemble symbolique – l'*Oumma* – totalement irréductible à l'autre au nom d'une supposée supériorité religieuse. Les islamistes ne rejettent ni le modèle économique capitaliste ni les technologies de pointe. Ils veulent seulement séparer le pur de l'impur, le vrai croyant du mécréant dans l'attente d'une conversion générale de l'humanité à l'islam.

Les idéologies islamistes apparaissent dès lors sous leur vrai jour. Des utopies totalitaires et mortifères qui ne peuvent faire que long feu car elles ne sont porteuses d'aucun projet politique et social digne de ce nom. Le projet politique islamiste ne répond ni à la misère économique dans laquelle se débattent les masses exploitées et écrasées, ni aux aspirations démocratiques des peuples, ni à l'émancipation des femmes et des citoyens, ni à l'épanouissement culturel ardemment recherché par la majorité. Dans leur nudité, ils n'apparaissent que comme des pourvoyeurs d'une morale mortifiant la chair et blessant les esprits et d'une violence aveugle déchiquetant les corps.

Une telle idéologie, comme le souligne l'écrivain et poète franco-tunisien Abdelwahab Meddeb, a fait passer la société islamique «d'une tradition hédoniste, fondée sur l'amour de la vie, à une réalité pudibonde, pleine de haine contre la sensualité (...). Quelle occultation connaît la civilisation arabe et musulmane qui a tant fasciné les étrangers par le culte du corps et l'appel à la jouissance qui sont dans ses fondements! (Aujourd'hui), l'islam propose une cité pudibonde, dont les habitants sont malades du nihilisme et du ressentiment⁹.»

Les régimes arabes et musulmans dits «conservateurs» dans la bouche de leurs tuteurs Occidentaux – et à leur tête les Etats-Unis –, des pays comme l'Egypte, l'Arabie saoudite ou le Pakistan, connus pour leur corruption, leurs injustices sociales et pour la manipulation la plus répugnante de la religion musulmane, sont les champions de l'écrasement des droits humains les plus élémentaires, de la répression policière contre les démocrates, les femmes, les minorités religieuses, ethniques et sexuelles.

Ces mêmes régimes engendrent aussi des vagues d'islamistes fanatisés, purs produits de l'idéologie religieuse mise en place par ces mêmes régimes dont la croisade contre les valeurs «mécréantes» de l'Occident n'est pas le moindre des paradoxes. Ces

⁹ *La maladie de l'islam*, Paris: Seuil, 2002, pp. 135 et 139.

régimes manipulent les valeurs religieuses dans le dessein de faire oublier à leurs sujets leur dépendance servile vis-à-vis de l'Amérique, de détourner leur attention de la corruption du système et de maintenir une forte coercition sur la société.

C'est ainsi que l'Arabie Saoudite a exporté son idéologie rigoriste wahhabite et ses islamistes à l'étranger, notamment en Bosnie, en Tchétchénie et en Afghanistan, non seulement par prosélytisme religieux, mais aussi dans le dessein de se soulager de la pression politique que ceux-ci exercent de l'intérieur. Ce fut, rappelons-le, l'itinéraire, entre autres, d'un Ben Laden.

Afin de «redorer» son image et de réassurer son assise, le pouvoir arabe et musulman charge de temps en temps les intégristes et autres fondamentalistes d'exprimer l'imprécation et la violence contre le coupable désigné: l'Amérique ou Israël. Ceci explique la schizophrénie de plus en plus rampante de ces sociétés. Une schizophrénie qui s'exprime, entre autres, par les fréquents dérapages des médias officiels.

Ceux-ci autorisent sermons et articles reprenant les arguments éculés de l'antisémitisme occidental sur fond de judéophobie traditionnelle, alors même que l'Égypte entretient d'étroites relations avec Israël. Ils étalent de façon hypocrite, car elle ne s'adresse qu'aux masses exploitées, la dénonciation des «mœurs dépravées et consuméristes» de l'Occident, alors que les élites se complaisent dans ces valeurs. Ils soutiennent les rumeurs les plus éhontées et les plus ridicules, comme par exemple le fait que la princesse Diana ne serait pas morte dans un accident de voiture, mais assassinée par les services secrets britanniques sur ordre de la reine, parce qu'elle portait l'enfant d'un Arabe!

On pourrait aussi citer les récents procès montés de toutes pièces en Égypte contre des personnes accusées d'homosexualité, renchérissant ainsi sur le totalitarisme islamiste qui campe déjà dans certains esprits et cherche à régenter les comportements les plus anodins. Nous ne pouvons jamais aussi bien dire, que dans ces cas, que «la religion est l'opium du peuple», donnant ainsi, une fois de plus, raison aux analyses de Karl Marx.

(Mondher Kilani est professeur d'anthropologie culturelle et sociale à l'Université de Lausanne. Ses intérêts portent sur le sacrifice et le cannibalisme ; sur les rapports homme-animal ; sur l'anthropologie de la religion ; sur les catégories de l'ethnicité et de l'exclusion ; et sur la théorie et l'épistémologie anthropologiques.

Il a notamment publié : *Les cultes du cargo mélanésien*, Lausanne : Ed. d'en bas, 1984 ; *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne : Payot, 1989 (3^e éd. 1996 ; trad. italienne en 1992) ; *La construction de la mémoire*, Genève : Labor & Fides, 1992 ; *L'invention de l'autre*, Lausanne : Payot, 1994 (2^e éd. 2000, trad. italienne 1997) ; et, en collaboration : *Le discours anthropologique*, Paris : Méridiens-Klincksieck, 1990 (2^e éd. 1995, trad. ital. 2003) ; *Islam et changement social*, Lausanne : Payot, 1997 (trad. ital. 2002) ; *La fabrication de l'humain*, Lausanne : Payot, 1999 ; *L'Imbroglia ethnique en quatorze mots clés*, Lausanne : Payot, 2000 (trad. ital. 2001) ; *Gomba Hausa. Dynamique du changement dans un village sahélien du Niger*, Lausanne : Payot, 2000. Son dernier livre paru est *L'universalisme américain et les banlieues d'humanités*, Lausanne : Payot, 2002.